

un maître d'école, et habiller à neuf, aux fêtes du Bayram, les pauvres enfants qui viennent apprendre à lire la parole de Dieu.

L'architecture de cette fontaine est remarquable par une richesse et une solidité qu'on ne trouve point dans les édifices d'une époque plus moderne. L'emploi des torsions et des moulures pourrait même faire supposer qu'elle a été construite avant le douzième siècle. Les colonnes sont en marbre sculpté; les ornements compris sous les grands arceaux qu'elles soutiennent sont peints et dorés; les grilles des fenêtres, soutenues par des balustres, sont en bronze; un auvent qui s'avance couvre d'ombre le bassin, et protège contre l'ardeur du soleil ceux qui viennent y puiser l'eau en se servant des écuelles en bronze suspendues, suivant l'usage, à des chaînons scellés.

DE QUELQUES IDÉES BIZARRES

SUR HOMÈRE ET LA GUERRE DE TROIE.

Les grammairiens grecs ont vu dans l'Illiade et l'Odyssée une infinité de choses auxquelles certainement n'avait pas pensé l'auteur de ces poèmes : ainsi Eustathe y a découvert force calembours et jeux de mots très curieux, du reste, au point de vue philologique. Mais les anciens ont été bien dépassés par les commentateurs modernes.

Zacharie Bogan, philologue anglais, fut le premier qui, dans son *Homerus Hebraïzôn*, 1658, in-8°, chercha à prouver que les poèmes d'Homère servaient de preuves à l'histoire juive. Après lui, vinrent deux écrits anonymes : le *Discours en forme de comparaison sur les vies de Moïse et d'Homère*, et *Homère, historien du peuple hébreu*; puis enfin le célèbre ouvrage de Croese (*Homeros hebraïos*, Dordrecht, 1704, in-8°), où l'auteur cherche à démontrer que l'Odyssée n'est rien autre chose que l'histoire des Israélites sous les patriarches. Suivant lui, il ne s'agit pas de Troie, mais bien de Jéricho dans l'Illiade, poème qui pourtant n'avait d'autre but, suivant le P. Hardouin, que de consoler les Troyens de leurs malheurs.

Un antiquaire anglais, mort en 1804, Bryant, qui avait déjà soutenu dans son *Analyse de la Mythologie ancienne* que les histoires des patriarches, rapportées dans l'Ancien-Testament, avaient été l'origine d'une grande partie de la mythologie païenne, publia en 1796, in-4°, une *Dissertation sur la guerre de Troie*, décrite par Homère, où il affirme que cette expédition n'a jamais été entreprise, et que cette prétendue ville de Phrygie n'a jamais existé. Il fait naître Homère dans la Thèbes d'Égypte, et prétend que c'était un poète superstitieux qui, après avoir vieilli sur les bords du Nil, déroba les poèmes de *Phantasia* dans le temple d'Isis, et transporta la scène dans la Troade en dénigrant sous des noms grecs les dieux et les héros de la monarchie de Pharaon.

Au moins, avec cette hypothèse, Homère appartenait encore à l'Orient; mais le Napolitain Vincent Coco (mort en 1823) imagina que les chants du grand poète, loin d'être d'origine grecque, comme on l'avait toujours cru, étaient tout simplement d'origine italienne.

Suivant Grave, écrivain flamand, mort vers le commencement de ce siècle, Homère est tout simplement originaire de la Belgique, et les événements de la guerre de Troie se sont passés aux environs d'Amsterdam. Ce savant a développé très sérieusement son opinion dans trois volumes in-8°, publiés en 1806. Nous en donnerons à peu près en entier le titre, qui nous dispensera de plus longs détails.

« République des Champs-Élysées, ou Monde ancien, » ouvrage dans lequel on démontre principalement que les Champs-Élysées et l'enfer des anciens sont le nom d'une ancienne république d'hommes justes et religieux, située à l'extrémité septentrionale de la Gaule, et surtout dans

» les îles du Bas-Rhin; que cet enfer a été le premier sanctuaire de l'initiation aux mystères, et qu'Ulysse y a été initié; que la déesse Circé est l'emblème de l'église élysienne; que l'Elysée est le berceau des arts, des sciences et de la mythologie; que les Elysiens, nommés aussi, sous d'autres rapports, Atlantes, Hyperboréens, Cimmériens, etc., ont civilisé les anciens peuples, y compris les Égyptiens et les Grecs; que les dieux de la fable ne sont que les emblèmes des institutions sociales de l'Elysée; que la voûte céleste est le tableau de ces institutions et de la philosophie des législateurs atlantes; que l'aigle céleste est l'emblème des fondateurs de la nation gauloise; que les poètes Homère et Hésiode sont originaires de la Belgique, etc. »

La même thèse a été soutenue à la même époque par le docteur Ecl. Davies, dans les *Recherches celtiques*.

LE NÈGRE CAREY.

Carey (John-Thomas), nègre américain, fut pendant de longues années le fidèle serviteur du fondateur de la république des États-Unis. Né en 1729 à Mont-Vernon, propriété de Washington, il avait été élevé par la mère de l'illustre général, cette femme d'une admirable simplicité, qui répondait aux louanges que Lafayette donnait à son fils au moment où celui-ci venait de se dérober si noblement aux honneurs du pouvoir suprême : « Je ne suis pas surprise de ce que Georges a fait, car il a été toujours un très bon garçon (*a very good boy*). » On sait que Washington affranchit spontanément les noirs de ses domaines avant de provoquer l'affranchissement des esclaves par la voie législative. Carey, rendu à la liberté le jour où fut proclamé l'acte d'indépendance des États-Unis, s'attacha volontairement à la personne de Washington, et fut constamment à ses côtés pendant toute la durée des guerres de l'indépendance, et jusqu'à la mort du patriarcat américain. Il est mort et a été inhumé à Greenleaf's Point, près Washington, le 14 du mois de juin 1843. Cet humble vétéran a ainsi vécu cent quatorze ans.

Carey était de taille moyenne, d'une politesse qui n'avait rien de servile, et le général Lafayette ne dédaignait pas d'en parler comme d'un homme droit, franc, d'une vertu simple, unie, militaire, et pratiquant avec noblesse, pour ainsi parler, les devoirs de sa modeste condition.

Le portrait de cet excellent homme, qui pouvait dire comme Othello :

La couleur de mon front nuit-elle à mon courage ?

accompagne le portrait en pied de Washington, publié en 1788. Carey est représenté sur le second plan, tenant les rênes du cheval de Washington, pendant que celui-ci médite le plan d'une campagne, l'acte d'indépendance à la main. Cette estampe a pour pendant un portrait également en pied du général Lafayette, publié à la même époque.

GOETZ DE BERLICHINGEN A LA MAIN DE FER.

Que le style soit doux, lorsqu'un tendre Zéphire
À travers les forêts s'insinue et soupire;
Qu'il coule avec lenteur, quand de petits ruisseaux
Roulent tranquillement leurs languissantes eaux;
Mais les vents en fureur, la mer pleine de rage,
Font-ils d'un bruit affreux retentir le rivage,
Le vers, comme un torrent, en grondant doit marcher (1).

Ce principe est vrai dans tous les arts. Il faudrait rire du peintre qui, pour représenter les camps, les combats,

(1) Pope. Traduction de l'abbé Du Resnel, moins connue que celle de Delille.

les scènes de carnage, emprunterait à l'Albane sa palette et ses pinceaux. Celui qui veut retracer les mœurs simples, mais énergiques, du moyen âge, doit se garder d'employer les crayons moelleux qui conviennent aux bergeries : c'est avec une pointe de fer qu'il burinera les traits des vieux héros, rudes et inflexibles comme leurs armures.

On pourrait dire d'ailleurs que, pour donner une idée fidèle de la vie dans les siècles passés, on ne saurait mieux faire que de montrer les hommes à peu près tels que les représentaient les artistes de leur temps.

De quel style, par exemple, la gravure sur bois eût-elle figuré, au seizième siècle, l'histoire de Berlichingen à la main de fer? C'est la question que M. Eugène Delacroix semble avoir voulu résoudre dans quatre esquisses qu'il a faites sur bois à notre intention, et où l'on retrouvera la naïveté, la large manière, et toutes les fortes qualités des anciens maîtres.

Pour un essai semblable, il était impossible de faire choix d'un meilleur sujet. Gœtz de Berlichingen, né en 1480, peut être considéré comme le dernier des vrais et sérieux chevaliers errants dont Cervantes a écrit, au dix-septième siècle, la satire immortelle. On le connaît par des Mémoires qu'il a écrits lui-même (1), et mieux encore peut-être par le célèbre drame de Goethe. « J'écrivis cette pièce, dit le poète, à l'âge de vingt-deux ans; quand je l'ai relue dix ans plus tard, j'ai été surpris de son caractère de vérité. » Toute sa vie Goethe conserva une prédilection marquée pour cette œuvre, qui certainement restera comme l'une des tentatives les plus hasardées et les plus heureuses du théâtre moderne.

Berlichingen était un noble caractère et digne d'inspirer un tel génie. « Sa vie, dit M. Marmier, fut une vie de luites continuelles, d'agressions généreuses et de noble résistance, une vie ennemie de toute prétention injuste, et dévouée à tous les sentimens honnêtes. Dans un siècle où le droit du plus fort l'emportait souvent sur toutes les lois de l'Empire, où les nobles cherchaient à opprimer la bourgeoisie, où la bourgeoisie, à son tour, tâchait d'opprimer le peuple, il se fit le soutien du pauvre, le défenseur de l'opprimé. Mais il était venu trop tard, il assistait à la décadence d'un ordre de choses dont il ne pouvait soutenir les débris; il voulait agir en chevalier, et il n'y avait plus de chevalerie. Il guerroya pendant plusieurs années contre l'évêque de Bamberg, puis contre l'archevêque de Mayence, puis contre les bourgeois de Cologne et les marchands de Nuremberg. Ce fut dans une de ces rencontres qu'il perdit la main droite. « Je sentis, dit-il, que l'épée de mon adversaire avait pénétré sous mon gantelet, et que ma main ne tenait plus au bras que par un peu de peau; alors, comme s'il ne m'était rien arrivé, et sans laisser paraître ce que je souffrais, je fis reculer doucement mon cheval, et je m'en allai rejoindre mes compagnons. » Un mécanicien lui fit une main à ressort avec laquelle il pouvait encore manier le glaive, et il continua de se battre comme par le passé, tantôt pour un pauvre tailleur à qui on refusait de payer deux cents florins, tantôt pour un écuyer qu'on lui avait enlevé. Toutes ses entreprises étaient parfaitement désintéressées. Au retour de ces campagnes aventureuses où il exposait sa vie, il rentrait dans son château, pauvre comme devant; mais il avait satisfait à ses idées d'honneur; il se disait qu'il venait de remplir un devoir, et il remerciait Dieu de l'avoir soutenu. Il prit le parti du duc Ulric de Wurtemberg contre l'alliance souabe. En 1522, quand ce prince fut chassé de ses Etats, Gœtz fut fait prisonnier et conduit à Heilbronn. On voulait le forcer à signer un acte qu'il regardait comme injurieux à son honneur, il s'y refusa hautement; on le menaça du cachot, il ne

fléchit pas. Sur ces entrefaites, son beau-frère Sickingen vint à son secours avec une troupe d'hommes armés. Les bourgeois de Heilbronn eurent peur, et Gœtz recouvra sa liberté. »

Tous ces événements sont représentés dans le drame de Goethe avec l'exacritude presque matérielle que comporte le genre romantique.

Au premier acte, Gœtz est en campagne contre l'évêque de Bamberg. Dans une auberge au milieu des bois, il fait la rencontre d'un moine, frère Martin. Le pauvre religieux, se sent attiré vers le héros sans le connaître, et lui parle avec abandon. Il n'a pas la vocation de son état; il admire, il envie les agitations de la guerre; il raconte toutes les souffrances que lui fait endurer la vie inactive du cloître. Au moment de le quitter, il lui demande son nom.

GOETZ. Pardonnez, je ne puis vous le dire. Adieu. (*Il lui tend la main gauche.*)

MARTIN. Pourquoi me tendez-vous la main gauche? Ne suis-je pas digne de la droite d'un chevalier?

GOETZ. Et quand vous seriez l'empereur, il faudrait bien vous en contenter. Ma main droite, bien qu'à la guerre elle ne soit pas inutile, est tout-à-fait insensible aux serremens de l'amitié. Elle et son gant ne font qu'un : voyez-vous, il est de fer.

MARTIN. Vous êtes donc Gœtz de Berlichingen? Dieu! je te remercie de ce que tu me l'as fait voir, cet homme que tous les princes détestent, et vers qui se tournent les opprimés! (*Il lui prend la main droite.*) Laissez-moi cette main que je lâ braise.

GOETZ. Non, non.

MARTIN. Laissez-moi faire! O main aussi précieuse que les plus saintes reliques, toi où circulait le sang le plus noble de la terre, tu n'es plus qu'un instrument mort; mais la confiance en Dieu, qui remplit cette belle âme, fait ta force et ta vie... Il passa chez nous, il y a déjà longtemps, un moine qui vous avait vu après que cette main vous fut enlevée devant Landshut. Comme il nous parla de vos souffrances, de votre chagrin d'être inutile pour la guerre, et de l'idée qui vous revint tout-à-coup d'avoir entendu conter l'histoire d'un homme qui n'avait qu'une main non plus, et qui, malgré cela, fit encore longtemps le service d'un brave guerrier!

GOETZ. Adieu, digne frère Martin.

MARTIN. Ne m'oubliez pas; moi, jamais je ne vous oublierai. (*Gœtz sort.*) Comme mon cœur était plein quand je le regardais! Il ne parlait pas, et cependant mon âme rencontrait la sienne. C'est une véritable jouissance que de voir un grand homme!

Le second dessin représente Gœtz dans son château de Jaxthausen. Il est sorti de Heilbronn, grâce à son beau-frère Sickingen; mais l'empereur ne lui a pardonné qu'à la condition qu'il ne prendrait plus les armes contre personne. Assis devant une table, près de sa bonne femme Elisabeth, il écrit ses *Mémoires*.

Jamais, dit-il, je ne pourrai me faire à l'oisiveté; ma prison me devient de jour en jour plus insupportable; je voudrais pouvoir dormir ou au moins me figurer que le repos a quelque chose d'agréable.

ELISABETH. Eh bien! achève d'écrire l'histoire de ta vie, ce sera dans la main de tes amis un témoignage qui pourra leur servir un jour à confondre tes ennemis.

GOETZ. Ecrire! ce n'est qu'une oisiveté affairée! ce métier me fatigue et m'ennuie. Pendant que j'écris ce que j'ai fait, j'enrage de perdre un temps que je pourrais employer à faire autre chose.

ELISABETH *prend les papiers*. Ne sois pas si singulier! Tiens, tu en es précisément à ta première captivité à Heilbronn.

(1) Ces Mémoires ont été publiés pour la première fois à Nuremberg, en 1737.

GOETZ. Cette ville m'a été de tout temps fatale.

ELISABETH lit. « Il y eut même là plusieurs des confédérés

qui me dirent que j'avais agi follement de me présenter devant mes plus chauds ennemis, lorsqu'il m'était aisé de



(Götz de Berlichingen, drame par Goethe. — Acte I^{er} : Götz et frère Martin. — Dessin d'Eugène DELACROIX.)

prévoir qu'on ne me ménagerait guère. A quoi je répondis... » Eh bien ! que répondis-tu ? Continue d'écrire.

GOETZ. Je leur dis : « J'expose sans cesse ma vie pour le bien-être et pour la fortune des autres ; croyez-vous

«... que je ne l'exposerais pas pour garder ma parole? »
 ELISABETH. Cette réputation, tu l'as bien.

GOETZ. C'est ce qu'ils ne m'ôteront pas. Ils m'ont tout pris, biens, liberté!... qu'ils me montrent celui à qui j'ai



(Acte IV : Goetz écrivant ses Mémoires, Elisabeth sa femme. — Dessin d'Eugène DELACROIX.)

manqué de parole. Dieu sait que j'ai plus sué pour le service d'autrui que pour le mien propre; et c'est pour acqué-
 rir le surnom de brave et loyal chevalier que j'ai travaillé jusqu'ici, non pour gagner des richesses et des titres; et,

grâce à Dieu, ce que j'ai ambitionné par-dessus tout, je le possède.

La fin à une prochaine livraison.

LA FEMME DU PÊCHEUR.

NOUVELLE SUÉDOISE.

Par une belle matinée d'été, un jeune homme de vingt et quelques années, à la figure ouverte, riante, agréable, s'asseyait sur une de ces petites voitures légères dont se servent les voyageurs suédois. Après avoir placé derrière lui sa valise soigneusement liée, il prit les rênes de son cheval, et sortit de la ville de Calmar en jetant un regard amical, un regard d'adieu aux remparts couverts de mousse, aux ponts-levis et aux fossés de cette vieille cité. Dès qu'il fut en pleine campagne, il abandonna les rênes au valet de la poste assis à côté de lui, pour se livrer à ses méditations. Il avait reçu depuis peu de temps la consécration sacerdotale dans la cathédrale de Calmar, l'une des plus belles, des plus importantes qui existent en Suède. Il venait d'être nommé vicaire ou, pour me servir de l'expression suédoise, adjoint d'une importante paroisse située au bord de la mer, dans la province de Blekingue, et il se rendait à son poste : c'était un dimanche. Il devait ce jour-là même faire son premier sermon ; et comme Calmar n'était pas fort éloigné du lieu de sa destination, il espérait y arriver assez tôt pour y remplir son devoir à l'office divin.

Plusieurs affaires l'avaient retenu en ville au-delà du temps qu'il eût voulu y passer ; mais il était convenu de se rendre à son église ce dimanche-là, et il voyageait sans inquiétude. Le soleil venait de se lever et éclairait de ses rayons toute cette belle contrée suédoise. Les oiseaux chantaient sur le chemin, et plus le jeune homme avançait, plus le pays lui semblait frais et riant. Arrivé à Kernaby, où il devait prendre un autre cheval, il dit au postillon de conduire la voiture, et s'en alla à pied le long du parc qui s'étend près du village de Vernanes. Peu de sites, en Suède, présentent autant de charmes que celui-ci. C'est là qu'est né le grand Oxenstiern, et le souvenir de cet homme célèbre ajoute encore un nouveau prestige à l'aspect attraits de ces lieux. L'adjoint s'en allait à travers la prairie par un sentier serpentant sous une majestueuse allée de chênes. Il marchait à pas lents, rêvant à la bonté infinie de Dieu qui éclate de tant de manières, et qui se manifeste surtout dans les œuvres de la nature. Son cœur priait en silence, puis il pensait au sermon qu'il devait faire. Il ne se souvenait plus des pages qu'il avait écrites, mais il se sentait dans une heureuse disposition pour enseigner ses frères, pour leur parler de la douce morale et des douces vertus. Il atteignit ainsi le chemin qui se déroule entre Vernanes et la grève. Jusque là, il n'avait rencontré aucun être vivant, et il cheminait pensif le long de la route sablonneuse, lorsqu'il aperçut une petite fille d'une douzaine d'années, qui traînait une charrette remplie de langes et de vêtements d'enfant. Cette fille avait une figure pâle, sérieuse, intéressante. Il la pria de lui indiquer la direction qu'il devait suivre, et elle le conduisit à travers maints détours jusqu'à un endroit d'où il pouvait parfaitement distinguer sa route. Il remercia la jeune fille dont la complaisance et la naïve candeur l'avaient intéressé, et la quitta à regret.

Bientôt il arriva près de la côte où s'élevait son église. Son cœur battit plus vivement ; il était au bord d'une baie, et à quelque distance de là, il allait commencer ses graves fonctions. Tout-à-coup il aperçut un homme qui s'avancait vers lui le chapeau à la main, et qui, en le saluant poliment, lui demanda s'il n'avait point l'honneur de parler à M. l'adjoint. Sur la réponse affirmative du jeune homme, l'inconnu lui dit :

— Je suis envoyé par M. le pasteur pour vous prier de vouloir bien vous rendre directement à la succursale de la paroisse située au bord de la mer. Le chapelain de cette succursale est malade, et il faut que le service divin y soit célébré aujourd'hui.

— C'est bien, dit l'adjoint, j'y vais.

Au même instant, il fut rejoint par son postillon, qui heureusement connaissait le chemin, et qui le conduisit jusqu'à une hutte de pêcheur, où le prêtre s'embarqua sur un grossier bateau pour arriver au lieu qui lui était indiqué. Bientôt il aperçut la chapelle dont les murailles blanches se détachaient sur la verdure du paysage.

Lorsqu'il descendit de sa barque, il fut frappé à l'aspect d'une misérable cabane devant laquelle étaient groupés six à huit enfants en haillons qui le regardaient avec curiosité. Quoi ! se disait-il, de tels vêtements un jour de dimanche ! Mais peut-être les malheureux n'en ont-ils pas d'autres. Il connaissait la pauvreté des habitants de cette côte, et il s'approcha des enfants avec une affectueuse sympathie. Le plus jeune n'avait guère qu'un an, l'aîné neuf ou dix. A la ressemblance de leurs traits, on pouvait voir facilement qu'ils étaient de la même famille ; et si leurs vêtements offraient le caractère de la misère, leur figure attestait au moins une louable propreté.

— Où sont vos parents, mes chers enfants ? demanda le jeune prêtre.

— Notre père, répondit l'aîné, est sur mer, et notre mère est allée à l'église ; car c'est aujourd'hui dimanche.

— Oui, mes enfants, c'est aujourd'hui dimanche. Et vous, ne viendrez-vous pas à l'église ?

— Non, répondit d'un air résolu le petit garçon.

— Et pourquoi donc ?

— C'est que nous n'avons point d'autres habits que ceux que nous portons, et notre mère ne veut pas que nous paraissions ainsi vêtus le dimanche.

— Qu'importe, mes chers enfants, avec quels vêtements vous vous présentez devant Dieu ? Si vous ne venez pas à l'église, comment connaîtrez-vous la parole sainte ?

— Notre mère nous répète, quand elle rentre, ce qu'a dit le prêtre.

— Votre père est-il depuis longtemps sur mer ?

— Il est parti pour la pêche il y a quelques jours, et reviendra probablement ce soir.

— On va donc ici à la pêche le dimanche ?

— Oui, sans doute.

— Alors il ne doit y avoir personne à l'église ?

— Il y aura tous les gens qui sont restés ici, les vieillards, les vieilles femmes et les enfants, et ma mère qui est la seule jeune femme qui n'ait pas pu partir, parce qu'elle était malade, et parce qu'elle devait soigner ma petite sœur Kirstine.

Le prêtre jeta un regard dans la cabane. On n'y voyait aucune trace de feu, pas une armoire, rien qui indiquât qu'il s'y trouvât quelque aliment.

— Tous les habitants de ce hameau, dit-il, sont-ils donc si pauvres ?

— Pauvres ! qu'est-ce que cela signifie ?

— Je veux dire si tous les gens de ce lieu ont si peu à manger.

— Nous aurons bien assez quand notre père reviendra avec sa barque pleine de poissons. Voilà pourtant longtemps qu'il est parti, ajouta-t-il d'une voix qui trahissait son inquiétude.

— Ton père est donc parti depuis plusieurs jours ?

— Depuis le commencement de la semaine, et c'est assez long. Un de nos voisins nous a dit qu'il l'avait vu faire naufrage et monter dans un autre bateau. Nous espérons qu'il sera de retour ce soir, et alors vous entendrez des cris de joie ; on sautera, on dansera, et notre père nous apportera de nouveaux vêtements.

désir de pouvoir me rappeler, au 1^{er} janvier 1770, la journée d'aujourd'hui avec le sentiment joyeux que laisse un acte de bienfaisance. Mais de quel côté se diriger ? N'allons pas plus loin ; la fille qui me sert a une mère malade, et celle-ci a besoin de vieux linge.

Je suis allé aussitôt vers ma femme : « Chère amie, il y a un présent de nouvelle année à faire. — Et pour qui ? — Pour moi, ou pour un pauvre, si tu l'aimes mieux, ou encore, si tu le veux, pour Celui qui a dit : Ce que vous aurez fait au plus petit d'entre mes frères, vous me l'aurez fait à moi-même. — Et quoi donc ? — Un peu de vieux linge pour la mère de Catherine. — Rien que cela ? Je cours le chercher. »

Ma femme m'a apporté le linge. « Je veux le donner à la servante, » ai-je dit. Ma femme l'a appelée, mais elle a répondu d'un ton de mauvaise humeur qu'elle ne pouvait venir. J'ai conservé ma douceur à cette réponse ; mais j'étais orgueilleux en moi-même d'être doux maintenant, et de pouvoir lui faire honte tout-à-l'heure par une marque de bienveillance. Au bout de cinq minutes elle est arrivée : « Qu'avez-vous à me commander ? — Catherine, lui ai-je dit d'un ton parfaitement bienveillant et tranquille, voici quelque chose pour votre mère, vous pouvez le lui porter tout de suite. » Au fait, c'était un triomphe pour moi de la voir si étonnée et si honteuse. Elle est partie, et j'ai été satisfait.

3 janvier.

Jour d'effrayante distraction ! Je n'ai pu ni lire, ni penser, ni travailler ; et cela par ma propre faute. J'ai dormi le matin avec une paresse inexcusable. Et probablement je me serais retourné dans mon lit encore plus longtemps, si l'odeur de la lampe de nuit, fumante et à demi éteinte, ne m'eût ouvert les yeux, et j'ai vu dans tout son éclat un beau jour d'hiver. J'étais resté au lit jusqu'à neuf heures. Qu'aurais-je pensé, si, m'étant levé à une heure raisonnable, j'étais entré dans la chambre d'un homme en bonne santé, et que je l'eusse trouvé au lit à cette heure ? Quel état indigne d'une créature capable de si grandes choses et destinée à un but si élevé ! Pourrais-je seulement considérer sans la dernière honte un dessin qui me représenterait moi-même dans cette situation ? Bon Dieu, si j'avais dessiné d'après nature toutes les situations de cette sorte où je me suis trouvé, me serait-il permis d'avoir à l'avenir un instant d'orgueil et de vanité !

Il était donc neuf heures lorsque je me suis levé maussade et chagrin. Le soleil me donnait si fort dans les yeux au travers des vitres à demi gelées, que, plein de honte sur moi-même, je ne savais par où commencer. On a frappé à la porte : c'était M. M... « Je ne vous dérange pas ? a-t-il dit. — Non, vous me faites grand plaisir. » Et cependant j'étais fort mécontent de le voir venir, parce que j'avais des affaires. « Si vous m'le permettez, a-t-il ajouté, je vous lirai une bagatelle que j'ai composée il y a quelques jours ; vous m'en direz votre façon de penser. » Et il a tiré de son portefeuille un papier. Il a lu, je m'étonnais : il lisait, et son regard demandait l'approbation. Je souriais et baissais la tête en signe d'assentiment, comme si ce que j'entendais m'eût paru excellent, et véritablement je comprenais à peine la moitié de ce que j'entendais, tellement j'étais distrait. A la fin : « Excellent ! ai-je dit ; vous devriez le faire imprimer. — Votre approbation, m'a-t-il répondu, m'est assez précieuse pour m'encourager à cette hardiesse. Mais vous êtes trop indulgent. Oserais-je vous laisser le manuscrit pour que vous le lisiez vous-même ? Il a encore beaucoup de taches. — Cela n'est pas nécessaire, ai-je repris ; cependant si vous le désirez je le lirai ; je ne doute pas qu'il ne gagne encore à la seconde lecture. » Hélas ! combien de flatterie à tort et à travers, de flatterie et aussi d'hypocrisie !

M. M... parti, j'ai relu son manuscrit, où j'ai trouvé des fautes impardonnables. Mais tu l'as bien mérité, mon cœur, te voilà maintenant puni. Et comment ferai-je pour revenir sur mon premier jugement ? Il serait odieux de le confirmer, et aussi humiliant que difficile de le rétracter.

Je veux d'abord pour me punir et me servir d'avertissement à l'avenir, me retracer aussi vivement que possible toutes les circonstances, toutes les paroles, tous les gestes qui ont rendu ma conduite petite et coupable lors de la première lecture du manuscrit, et ensuite le renvoyer avec le billet suivant :

« Monsieur et ami,

» J'ai relu votre composition. Vous attendez de ma part un jugement par écrit. Laissez-moi avant tout vous confesser que mon jugement de tantôt n'était, je le dis à ma honte, que le jugement d'un homme inattentif, distrait, mal éveillé. Je prends la liberté de marquer les passages auxquels je crois qu'une amélioration est nécessaire, ceux mêmes auxquels je me souviens d'avoir paru donner mon approbation. C'est moi seul qui dois être humilié de ce que mon opinion est maintenant différente. Cependant vous avez paru vous apercevoir vous-même, au moment où vous m'avez remis votre manuscrit, que cet assentiment ne venait pas de mon cœur. Je vous remercie sincèrement de cette confiance amicale, et à tous égards si peu méritée ; combien n'aurais-je pas été affligé, si j'avais pu penser que certains changements, que je regarde comme nécessaires, auraient été négligés à cause de mon approbation illimitée ? Vous voyez que je rachète ma précipitation passée par une liberté qui aurait pu être blessante pour vous, si vous ne pensiez pas d'une manière à la fois si noble, si modeste et si philanthropique. »

Cela fait, j'ai envoyé le billet, et suis descendu pour dîner. « Bonjour, cher ami, m'a dit ma femme. » J'étais un peu moins sérieux depuis le départ du billet, et j'ai été capable de badinage.

Après le repas, je me suis retiré dans ma chambre.

Mais je me sentais trop paresseux ; je n'y prenais point de plaisir. J'ai demandé de la lumière pour allumer ma pipe. On m'a annoncé une visite : Bon, me suis-je dit, de toute manière la journée d'aujourd'hui serait perdue. Je me suis habillé ; j'ai encore fumé une pipe, et trois heures ont sonné. Le soir a été perdu tout entier : causeries sur les affaires du temps, histoires sur l'Etat et les familles, digressions sur la température, sur quelques livres nouveaux ; comparaisons entre les théâtres de Hambourg, de Vienne, de Leipzig ; rien de plus important, et la soirée a été finie.

Laquelle de mes résolutions ai-je suivie aujourd'hui ? Je les relirai toutes à ma profonde humiliation, afin de me mettre clairement et expressément devant les yeux ce que ma conscience me dit à ce sujet.

La suite à une prochaine livraison.

GOETZ DE BERLICHINGEN A LA MAIN DE FER.

(Fin.—Voy. p. 138.)

Nous avons laissé le vieux Goetz dans son château, écrivant ses mémoires, fatigué de son oisiveté, et jetant un regard de regret et d'impatience sur ses armes accrochées à la muraille. George, son fidèle écuyer, Lerse, un de ses meilleurs soldats, partagent ses ennuis, et chassent, comme ils disent, pour tuer le temps. Un jour, en rentrant des bois et chargés de gibier, ils viennent raconter au digne chevalier des bruits de guerre qui se répandent aux environs.

Les temps sont durs, dit George ; ils ne promettent rien

de bon. On a déjà vu depuis huit jours se lever dans le ciel | ne soit un signe de la mort prochaine de l'empereur. |
une comète effrayante ; toute l'Allemagne tremble que ce | ici, dans le voisinage, il se passe des choses encore plus



(Götz de Berlichingen, acte V : Götz blessé et secouru par des Bohémiens.— Dessin de M. Eugène DELACROIX.)

terribles. Les paysans ont fait une révolte épouvantable. |
GÖTZ. Où ?

HERSE. Au cœur de la Souabe. Ils pillent, brûlent, égor- |
gent. Je crains qu'ils ne dévastent tout le pays.

GEORGE. Oh! c'est une guerre effroyable! Déjà plus de cent bourgades sont en révolte ouverte, et le nombre s'accroît tous les jours. L'orage a, dit-on, déraciné dernièrement des forêts entières, et, peu de temps après, on a



Götz de Berlichingen, acte V : Mort de Götz. — Dessin de M. Eugène DELACROIX.

vu, dans le pays où la révolte a commencé, deux épées de feu qui se croisaient en l'air.

GOETZ. Il y a sûrement plusieurs bons seigneurs de nos amis qui souffrent bien innocemment de cette persécution.

GEORGE. Quel dommage que nous ne puissions pas monter à cheval!

De cette tentation à la volonté de se remettre à chevalier la lance au poing il n'y a pas grande distance. Les paysans, après avoir tué, ravagé, incendié les châteaux, les villages, songent enfin qu'ils leur faudrait un chef pour légitimer leurs violences et imposer au peuple. Ils envoient une députation à Gœtz, qui d'abord hésite. Il a promis à l'empereur qu'il ne sortirait pas de son ban. Mais c'est là une raison dont les paysans ne se contentent pas. D'ailleurs il se persuade lui-même qu'il rendra un service à l'empereur et à son pays s'il sait tourner vers un but utile la révolte, et mettre un terme aux brigandages dont elle est le prétexte. — Pourquoi avez-vous pris les armes? dit-il aux envoyés. Pour réssaisir vos droits et vos franchises? Eh bien! que signifient ces pillages et ces incendies dont vous couvrez le pays? Voyez: êtes-vous résolus de vous abstenir dorénavant de tout crime, et d'agir en gens déterminés qui savent ce qu'ils veulent? Alors me voici prêt à soutenir vos prétentions, et je me fais votre chef.

Les paysans acceptent cette convention, mais ils ne tardent pas à la violer. A peine Gœtz est-il au milieu d'eux qu'il se repent déjà amèrement.

Les incendiaires! s'écrie-t-il, je les abandonne; qu'ils prennent un Bohémien pour chef, non pas moi. Je voudrais être à cent lieues d'ici, au fond du cachot le plus noir de toute la Turquie. Si je pouvais me tirer de leurs mains avec honneur!

UN INCONNU. Dieu vous bénisse, monseigneur!

GOETZ. Dieu vous le rende! Que m'annoncez-vous? Votre nom?

L'INCONNU. Mon nom ne fait rien à l'affaire. Je viens vous dire que votre vie est en danger: les chefs des révoltés sont las de n'entendre de vous que des duretés; ils ont résolu de se débarrasser de vous. Modérez donc vos propos, ou songez à leur échapper, et que Dieu vous assiste. (*Il sort.*)

GOETZ. Laisser ta vie de cette manière, Gœtz! finir ainsi!... Eh bien! soit. Ma mort me justifiera devant le monde, et témoignera hautement que je n'ai rien eu de commun avec cette canaille.

Mais Gœtz est entraîné de nouveau dans la mêlée. Poursuivi par les troupes de la ligue, il est blessé; il échappe à grand-peine, et arrive, épuisé, au fond d'un bois, près d'un camp de Bohémiens.

C'est à cette scène, l'une des plus étranges du drame, que M. Delacroix a emprunté le sujet de son troisième dessin.

UNE VIEILLE BOHÉMIENNE, *auprès d'un feu*. Rapetasse un peu la couverture de chaume sur le fossé, ma fille; il tombera encore bien de l'eau cette nuit.

UN ENFANT. Un mulot, mère! tiens, deux souris des champs.

LA VIEILLE. Je vas les dépouiller et les faire rôtir; tu auras la peau pour t'en faire un bonnet. Tu saignes?

L'ENFANT. Le mulot m'a mordu.

LA VIEILLE. Cours me ramasser du bois sec, pour que le feu brûle bien quand ton père rentrera; il sera trempé jusqu'aux os.

Entre une autre Bohémienne, un enfant sur le dos.

PREMIÈRE BOHÉMIENNE. As-tu fais bonne récolte?

DEUXIÈME BOHÉMIENNE. Asssez mince. Le pays est tout en alarmes. On poursuit le monde; la vie n'est pas sûre du tout. Il y a là-bas deux villages qui flambent comme la paille, quoi!

PREMIÈRE BOHÉMIENNE. C'est donc un feu, cette lueur? Il y a longtemps que je la vois. Mais, dame! on est si accoutumé depuis quelque temps à voir des signes de feu dans le ciel.

Entrent le chef des Bohémiens et trois compagnons.

LE CHEF. Entendez-vous le terrible chasseur?

PREMIÈRE BOHÉMIENNE. Il passe tout juste au-dessus de nos têtes.

LE CHEF. Comme les chiens aboient! ouau! ouau!

DEUXIÈME BOHÉMIENNE. Et les fouets qui claquent!

TROISIÈME BOHÉMIENNE. Et les chasseurs qui crient: Holà! ho!

LA VIEILLE. Que de choses vous apportez là! Le Diable vous a donc laissé fouiller dans ses malles?

LE CHEF. Nous avons pêché en eau trouble. Puisque les paysans se pillent entre eux, il nous est bien permis de le faire à nous autres.

DEUXIÈME BOHÉMIENNE. Qu'as-tu, toi, Wolf?

WOLF. Un lièvre là, et puis un coq; une broche, un paquet de toile, trois cuillers à pot et une bride de cheval.

SCHRIKS. Moi, j'ai une couverture de laine, une paire de bottes, et de l'amadou avec des allumettes.

LA VIEILLE. Tout cela dégoutte l'eau. Faisons-le sécher. Dormez, dormez.

LE CHEF. Paix! un cheval! — Allez voir ce que c'est.

GOETZ, *à cheval*. Dieu soit loué! J'aperçois du feu. Ce sont des Bohémiens. Mes blessures saignent; l'ennemi me poursuit. Grand Dieu! quelle horrible fin tu me donnes!

LE CHEF. Nous apportas-tu la paix?

GOETZ. Je vous demande en grâce de me s'courir. Mes blessures m'épuisent. Aidez-moi à descendre de cheval.

LE CHEF. Aidez-lui. Cet homme a l'air noble, et il parle bien.

WOLF, *bas*. C'est Gœtz de Berlichingen.

LE CHEF. Soyez le bien venu! Tout ce que nous avons est à vous.

GOETZ. Grand merci.

LE CHEF. Venez dans ma tente. — Appelez la mère. Qu'elle apporte du vulnéraire et des emplâtres. (*Gœtz ôte sa cuirasse.*) Voici mon pourpoint des dimanches.

GOETZ. Dieu vous récompense! (*La vieille lui bande ses plaies.*)

LE CHEF. J'ai bien de la joie de vous voir chez moi.

GOETZ. Me connaissez-vous?

LE CHEF. Qui est-ce qui ne vous connaît pas, Gœtz? Nous verserions pour vous jusqu'à la dernière goutte de notre sang.

SCHRIKS. Des cavaliers accourent à travers la forêt. Ils sont de la ligue.

LE CHEF. Ceux qui vous poursuivent! Ils n'arriveront jamais jusqu'ici! Allons, Schriks, appelle les autres. Nous connaissons mieux les sentiers. Nous les tuons avant qu'ils nous apparaissent.

GOETZ. O empereur! ô empereur! des brigands protègent tes enfants. Ces hommes sauvages! ils ont du courage et de la loyauté.

UNE BOHÉMIENNE. Sauvez-vous? l'ennemi a du dessus.

GOETZ. Où est mon cheval?

LA BOHÉMIENNE. Ici.

GOETZ *ceint son épée et monte à cheval sans cuirasse*. Pour la dernière fois, ils vont sentir mon bras. Je ne suis pas encore si faible. (*Il sort.*)

LA BOHÉMIENNE. Le voilà qui court joindre les nôtres.

WOLF, *accourant*. Au large! fuyons! Tout est perdu. Notre chef est tué; Gœtz est pris.

Il est vrai: Gœtz est pris, et reconduit pour la troisième fois dans cette fatale prison de Heilborn.

Le quatrième dessin le représente mourant entre les bras de sa femme et de sa sœur Marie.

ELISABETH. Je t'en prie, mon cher ami, parle-moi un peu; ton silence m'inquiète, tu concentres en toi-même toute ta douleur. Viens, que nous pansions tes blessures; elles vont beaucoup mieux. Dans ce découragement, dans cette morne tristesse, je ne te reconnais plus.

GOETZ. Cherches-tu Gœtz? Il y a longtemps qu'il n'est plus. Ils m'ont démembré pièce à pièce; ma main, ma

liberté, mes biens, ma réputation. A présent ma tête !... à quoi sert-elle ?

ELISABETH. Allons, relève-toi un peu ; tout peut encore changer.

GOETZ. Celui que Dieu abat ne se relève jamais. Je sais mieux que personne quel poids mes épaules ont à soutenir. Je suis fait au malheur... Vois comme le soleil brille. Si tu pouvais persuader au gardien de me laisser dans son petit jardin une demi-heure, que je jouisse de ce beau soleil, du ciel serein, que je respire l'air pur !

ELISABETH. J'y cours ; il ne me refusera pas.

Un jardin au pied de la tour.

GOETZ. Dieu tout-puissant ! qu'on est bien sous ton ciel ! qu'on est libre ! Les arbres poussent des bourgeons, et tout le monde espère... Adieu, chers amis ! Les racines de ma vie sont coupées ; je sens que j'approche de la tombe.

ELISABETH. Dois-je envoyer au couvent pour chercher ton fils, que tu puisses le voir encore une fois et le bénir ?

GOETZ. Laisse-le, il est plus saint que moi et n'a pas besoin de ma bénédiction. Au jour de nos noces, Elisabeth, j'étais loin de penser que je mourrais ainsi. Mon vieux père nous donna sa bénédiction ; il nous souhaite dans sa prière une postérité d'hommes braves et généreux... Tu ne l'as pas exaucé, et je suis le dernier... Reçois mon âme, pauvre femme ! je te laisse dans un monde corrompu. Fermez vos cœurs avec plus de soin que vos portes : les temps de la perfidie approchent ; la carrière leur est ouverte. Ils régneront par la ruse, les misérables ! le cœur noble sera pris dans leurs filets. Marie ! que Dieu te rende ton époux !... Donne-moi un verre d'eau... Air céleste !... Liberté ! liberté ! (*Il meurt.*)

ELISABETH. Elle n'est plus que là-haut où tu es ; le monde est un chaos.

MARIE. Homme noble ! homme généreux ! malheur au siècle qui t'a repoussé !

Cette belle fin du drame n'est pas tout-à-fait conforme à la vérité historique. Gœtz, révolté des actes de cruauté qu'il ne pouvait empêcher, abandonna les paysans. Il n'en fut pas moins considéré comme rebelle, et on l'enferma dans la prison d'Augsbourg. Après deux ans de captivité, l'empereur lui accorda la liberté de se retirer dans son château, en exigeant de lui sa parole de chevalier qu'il ne sortirait point de l'enceinte de ses domaines, et ne prendrait plus, sous aucun prétexte, les armes pour la défense d'aucun parti. Gœtz demeura seize ans inactif. Après ce temps, Charles-Quint le dégagna de sa promesse. Gœtz, transporté de joie, suivit l'empereur en Espagne, en France, dans les Pays-Bas, revint en Allemagne, et mourut à Jaxthausen, le 25 juillet 1562.

SUR LE PHÉNOMÈNE

DE LA COLORATION DES EAUX DE LA MER ROUGE.

Dans les livres saints, le golfe Arabique est désigné sous le nom de *mer des Algues* ; mais les auteurs de la traduction des Septante adoptèrent le nom de mer Rouge ou mer Erythrée, qu'ils avaient emprunté aux écrits d'Hérodote. L'historien grec l'appliquait au golfe Arabique tout entier et à une partie du golfe Persique. Ce nom a prévalu chez les anciens géographes, et dans toutes les cartes du moyen-âge le golfe Arabique est coloré en rouge brique ; telle est en particulier celle de l'*Atlas catalan de Van 1375*, qui est peint sur bois et se replie comme les feuilles d'un livre.

L'origine de cette dénomination était inconnue aux antiquaires, et, comme il arrive toujours en pareil cas, le nombre des explications était égal à celui des auteurs. En 1823, un voyageur célèbre, M. Ehrenberg, fit un séjour de

plusieurs mois à Tor, près du mont Sinaï. « Le 10 décembre, dit-il, j'y vis le surprenant phénomène de la coloration en rouge de sang de toute la baie qui forme le port de cette ville. La haute mer, en dehors de l'enceinte des coraux, conservait sa couleur ordinaire ; les courtes vagues d'une mer tranquille apportaient sur le rivage, pendant la chaleur du jour, une matière mucilagineuse d'un rouge de sang, et la déposaient sur le sable ; en sorte que, dans l'espace d'une demi-heure, toute la baie à marée basse fut entourée d'une ceinture rouge de plusieurs pieds de largeur. Je puisai de l'eau avec des verres et je les emportai dans une tente que j'avais près de la mer. Il fut facile de reconnaître que cette coloration était due à de petits flocons à peine visibles, souvent verdâtres, quelquefois d'un vert intense, mais pour la plupart d'un rouge foncé. Toutefois l'eau dans laquelle ils nageaient était parfaitement incolore. J'observai la matière colorante au microscope. Les flocons étaient formés de petits faisceaux de filaments d'une Oscillatoire. Ils étaient fusiformes, avaient rarement plus de deux millimètres en grosseur, et étaient contenus dans une sorte de gaine mucilagineuse. Pendant que le soleil était sur l'horizon, ils se maintenaient à la surface de l'eau dans des verres que j'avais emportés ; mais pendant la nuit, quand j'agitais le verre, ils en gagnaient le fond ; quelque temps après, ils remontaient à la surface. Le phénomène de la coloration des eaux de la mer ne fut pas permanent. Je l'observai trois autres fois, les 25 et 30 décembre 1823, et le 5 janvier 1824. »

M. Ehrenberg n'avait vu la coloration en rouge que sur le rivage et dans une localité restreinte. Il eût été téméraire d'affirmer que le nom de mer Rouge ne reconnaît pas d'autre origine que cette coloration tout-à-fait locale et peut-être accidentelle des eaux d'une baie peu étendue. Mais un heureux concours de circonstances est venu jeter dernièrement un jour tout nouveau sur cette intéressante question. Le mérite en est en grande partie à un avocat distingué de l'île Maurice, M. Evenor Dupont. Nous allons rapporter en entier la lettre qu'il adressait à M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, membre de l'Institut. Cette lettre est à la fois la meilleure description que nous puissions donner du phénomène, et la plus belle preuve des services que tous les hommes animés du désir de savoir et doués de l'esprit d'observation sont capables de rendre à l'histoire naturelle.

« Le 8 juillet 1843, j'entrai dans la mer Rouge par le détroit de Bab-el-Mandeb, sur le bateau à vapeur *l'Atalante*, appartenant à la Compagnie des Indes. Je demandai au capitaine et aux officiers, qui depuis longtemps naviguaient dans ces parages, quelle était l'origine de cet antique nom de mer Erythrée, ou mer Rouge. Nul de ces messieurs ne pouvait me répondre ; ils n'avaient rien remarqué qui justifiait cette dénomination. J'observai tout moi-même à mesure que nous avançons ; mais, quoique le bâtiment se rapprochât tour-à-tour de la côte asiatique et de la côte africaine, le rouge n'apparaissait nulle part. Les horribles montagnes pelées qui bordent les deux rivages étaient uniformément d'un brun noirâtre, sauf l'apparition en quelques endroits d'un volcan éteint qui avait laissé de longues coulées blanches. Les sables étaient blancs, les récifs de corail étaient blancs, la mer du plus beau bleu céruléen. J'avais renoncé à découvrir mon étymologie.

» Le 15 juillet, le soleil brûlant d'Arabie m'éveille brusquement en brillant tout-à-coup à l'horizon sans crépuscule et dans toute sa splendeur. Je m'accoudai machinalement sur une fenêtre de poupe pour y chercher un reste d'air frais de la nuit, avant que l'ardeur du jour l'eût dévoré. Quelle ne fut pas ma surprise de voir la mer teinte en rouge aussi loin que l'œil pouvait s'étendre derrière le navire. Je courus sur le pont, et de tous côtés je vis le même phé-